



HAL
open science

La rhétorique démocratique populiste aujourd'hui : entre spontanéisme et néo-bolchevisme

Renée Fregosi

► **To cite this version:**

Renée Fregosi. La rhétorique démocratique populiste aujourd'hui : entre spontanéisme et néo-bolchevisme. Rhétorique démocratique en temps de crise, Jan 2011, Nice, France. hal-03639058

HAL Id: hal-03639058

<https://hal.science/hal-03639058>

Submitted on 12 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La rhétorique démocratique populiste aujourd'hui : entre spontanéisme et néo-bolchevisme

Renée Fregosi

Directeur de recherche en science politique
IHEAL-Paris 3 Sorbonne-Nouvelle
renee.fregosi@gmail.com

Depuis toujours, en France, sa première « patrie » comme en Amérique latine à partir de 1945, le populisme a partie liée avec la démocratie dans une relation ambivalente ou ambiguë. Le populisme peut ainsi être entendu comme cette disposition de l'action politique à faire clivage, à simplifier et emphatiser les antagonismes. Car la démocratie porte toujours en elle un germe de crise. Le vote en faveur de formations populistes est alors souvent vécu comme une réappropriation de la décision politique par ceux qui ne sentent plus représentés par les grands partis. La démocratie devient alors dans le discours populiste, vecteur d'affect. Parole que l'on pourrait qualifier de « contre-performative », l'appel populiste à la démocratie défait le consensus démocratique du gouvernement représentatif en provoquant polarisation et tension, et tend à l'action violente légitimée. Or, si par le passé, la parole vivante du leader était déterminante pour donner corps à la mobilisation, aujourd'hui, la parole mobilisatrice est à la fois plus diffuse et plus dispersée : la parole populiste se constitue par elle-même, s'auto-produit comme référentiel hégémonique. La dynamique populiste façonne des figures selon les nécessités du moment et chacun peut alors faire son marché populiste, se choisissant tel ou tel leader fétiche sur la scène mondiale et en changeant selon les humeurs et les situations. Les « dérapages », les « débordements » populistes s'inscrivent tous dans le cadre de revendications justicialistes (axé sur un idéal abstrait, immédiat et total de justice, et fondé sur un ressentiment profond et diffus). Un autre « populithème » structurant du populisme démocratomorphe est en effet la notion d'« impunité ». Utilisée au départ à propos de la question de la justice pour les crimes des dictatures, à l'extension de la notion d'impunité aux « crimes économiques » et plus généralement, son usage se répand pour souligner les privilèges des puissants. Lorsqu'il parle d'impérialisme et de post-colonialisme, le populisme contemporain redresseur de torts use moins d'arguments économiques que de cette notion vague de domination, porteuse d'un potentiel de dévoilement et de révolte. La mobilisation populiste se présente comme une auto-défense : la violence du populisme serait une réponse à une violence plus grande à l'encontre du peuple et des peuples opprimés. Capté et recyclé par l'antisémitisme politique contemporain, l'antisionisme constitue alors une pièce centrale du nouveau dispositif populiste transnational. A tous ces égards, la rhétorique démocratique d'Hugo Chavez est emblématique en tant qu'il est à la fois un archétype du leader populiste d'aujourd'hui, un exportateur de modèle pour une gauche radicale (tout particulièrement en Europe), et un leader à vocation transnationale.

For a long time, in France, its first « homeland », as in Latin America from 1945, populism has been connected with democracy, in an ambivalent or ambiguous relationship. Populism can be understood as the disposition of political action to polarize, to simplify and to emphasize antagonisms; for democracy always carries in her the seeds of crisis. The vote in favor of populist

organizations is then often lived as a re-appropriation of political decision by those who no longer feel represented by the major parties. Democracy becomes then in populist speech, a vector of affect. The populist appeal to democracy, which we could qualify as « counter-performative », undoes the democratic consensus of representative government provoking polarization and tension, and aims at legitimized violent action. Now, if in the past, the live discourse of the leader was decisive for giving substance to mobilization, today, the mobilizing discourse is at the same time more diffuse and more scattered: populist discourse is self-constitutive and auto-occurs as a hegemonic standard of reference. The populist dynamic shapes characters according to the necessities of the moment and each can then shop in his populist market, choosing such or such a leader-idol on the world stage and changing according to the humors and the situation. Political « lapses » and populist « excesses » all fall within the framework of Justicialist demands (centered on an abstract, immediate and total ideal of justice, and based on a deep and widespread resentment). Another structuring « populithema » of democratomorphic populism is indeed the notion of « impunity ». Used at first in the context of the question of the bringing to justice of the crimes of dictatorships, the notion of impunity extends to economic crimes and more generally, spreads to underscore the privileges of the powerful. When it evokes imperialism and post-colonialism, contemporary populism, posing as a redresser of wrongs, uses fewer economic arguments than a vague notion of domination, carrier of a potential of unveiling and revolt. Populist mobilization appears as a form self-defense: the violence of populism presents itself as a response to a greater violence against the people and oppressed peoples. Captured and recycled by contemporary political anti-Semitism, anti-Zionism constitutes a central part of the new transnational populist approach. In all these respects, the democratic rhetoric of Hugo Chavez is emblematic as Chavez is at once an archetypical contemporary populist leader, an exporter of a model for the radical left (particularly in Europe), and a leader with a transnational vocation.

Démocratie, gauche radicale, Hugo Chavez, populisme, rhétorique

Democracy, Hugo Chavez, populism, radical left, rhetoric

Introduction

Depuis toujours, le populisme a partie liée avec la démocratie, dans une relation ambivalente ou ambiguë. D'une part, le populisme se manifeste avec vigueur dans les moments de crise de la démocratie, et dans les changements d'époques, de transition globale (comme le soulignait déjà Gino Germani pour l'Argentine du premier péronisme). D'autre part le populisme est plus généralement, comme l'envers indissociable de la démocratie en tant qu'instrument de l'inévitable polarisation du débat démocratique dans un cadre électoral se réduisant *in fine* à un choix binaire.

Le populisme peut ainsi être entendu comme cette *disposition* de l'action politique à faire clivage, à simplifier et emphatiser les antagonismes. Car la démocratie porte toujours en elle un germe de crise. Elle passe régulièrement par des situations fluides, des moments où elle se met en danger : les périodes électorales constituant à priori toujours un risque. On pourrait définir le populisme comme l'ombre portée ou la réverbération de la démocratie sur une réalité sociale contrastée, sur une société atomisée d'individus aux demandes disparates. Loin

d'être une forme politique pré-moderne ou pré-démocratique (comme le pense David Apter¹), le populisme est bien plutôt une forme, voire la forme de la modernité politique par excellence.

En France, la première forme du populisme met certes fin à la deuxième république par un coup d'État mais sous couvert de deux référendums : Napoléon III, d'abord le « prince-président » inaugure la démocratie plébiscitaire et cultive sa proximité avec le peuple. Puis, du boulangisme (le général Boulanger est ministre de la guerre, élu député à plusieurs reprises, il veut réformer la république mais renonce au coup d'État), au poujadisme (phénomène politique par son succès électoral inattendu), en passant bien sûr par le gaullisme (le général de Gaulle arrivée au pouvoir grâce à une mise en scène de coup d'État et instaure un régime à dérives présidentielistes), le populisme naît ou/et se poursuit dans le cadre républicain. Ainsi, le populisme s'inaugure en France comme le lien direct entre le peuple et le pouvoir politique avec Louis Napoléon contre la république des notables, avec Boulanger, contre « la dictature du Parlement », avec De Gaulle enfin contre la politique des politiciens.

En Amérique latine, après les premières avancées démocratiques (suffrage universel secret, élargissement du corps électoral, lois garantissant les libertés publiques, notamment) le populisme apparaîtra dans les années 30, en s'affirmant à la fois comme luttant contre la résistance oligarchique au changement et comme l'alternative à la mobilisation de classe. Mais contrairement au fascisme qui est cependant ici sa principale source d'inspiration, le populisme ne sera pas une alternative radicalement autoritaire et composera toujours avec la démocratie à partir de 1945. Ainsi, Perón se fait élire à deux reprises après sa participation à la dictature de Pedro Ramirez puis d'Edelmiro Farrell ; Vargas revient par les élections en 1950 après sa dictature de 15 ans ; Juan José Arevalo au Guatemala et Omar Torrijos au Panama, arrivés par des *golpes* respectivement en 45 et 68 vont progressivement (ré)introduire la démocratie politique associée à plus de justice sociale ; Carlos Ibañez del Campo est élu démocratiquement en 1952 au Chili après ses présidences autoritaires dans les années 20-30.

Populisme démocratomorphe

Ce cadre général étant posé, on constate qu'aujourd'hui, le populisme présente une tonalité démocratique encore plus affirmée que dans les populismes qu'on appellera « historiques ». De l'Europe à l'Amérique latine de la fin du 19^{ème} siècle au 20^{ème} siècle, ces populismes ont dessiné le populisme comme un archétype politique : un mouvement composite de contestation de l'ordre établi, un leader qui en prend la tête et crée le peuple en se revendiquant de lui, un type de pouvoir centralisé, relativement répressif mais conservant des éléments de démocratie politique, un réformisme clientéliste et étato-centré. Ces éléments sont présents dans les phénomènes populistes d'aujourd'hui.

Alors que par le passé, la critique de la démocratie existante tendait à rejeter ou négliger sa dimension politique pour privilégier les dimensions économiques et sociales de la révolution nationale, la démocratie politique est valorisée dans les discours populistes d'aujourd'hui. C'est pourquoi avec Pierre André Tagguieff, on les qualifiera de « démocratomorphes² ». Le populisme démocratomorphe en appelle donc à la « vraie » démocratie contre son simulacre mis en œuvre à travers un parlementarisme où droite et gauche se ressemblent et organisent une complicité délétère. La dénonciation de la connivence des politiques institutionnels est, comme par le passé, un cheval de bataille bien connu de la droite populiste européenne, mais aujourd'hui, cette ligne d'attaque lui permet de se présenter comme le meilleur défenseur de la démocratie.

¹ Voir Gianfranco Pasquino, « The politics of modernization : An Appraisal of David Apter's Contributions », (pp. 297-322) *Comparative Political Studies*, Vol. 3, No. 3, 1970,

² Selon l'expression de Pierre André TAGUIEFF dans *L'illusion populiste*, Ed. Berg International Paris 2002

Ainsi, le FPÖ s'élevait contre le système proportionnel autrichien et la pratique du *Proporz* qui organisait la captation de tous les postes administratifs et politiques importants par le cartel des deux partis conservateur (ÖVP) et socialiste (SPÖ). Les partis populistes se présentent en effet comme des partis contestataires de l'ordre établi, de la confiscation de la politique par ce que Jean-Marie Le Pen appelait l'*établissement*.

Quant à l'extrême gauche, elle n'est pas en reste pour critiquer le système politique tout en participant aux élections : d'Arlette Laguiller à Olivier Besancenot, le thème de la gémellité des partis de gouvernement est récurrent. Il faut donc faire table rase de ces restes du passé oligarchique : « qu'ils s'en aillent tous !³ », intitule son dernier livre, Jean-Luc Melenchon, reprenant le slogan des émeutes de 2001 en Argentine. Mais sans rejeter la forme électorale : les manifestants des rues de Buenos-Aires ne scandaient-ils pas d'ailleurs, dans la foulée « des élections tout de suite ! » ? Paradoxe exprimé également par le sous-titre de ce même ouvrage de Melenchon : « vite, la révolution citoyenne », mêlant dynamique révolutionnaire et dimension citoyenne de la démocratie et de la pratique électorale.

Se présentant alors à l'extrême droite ou à l'extrême gauche de l'échiquier politique, les populistes de toutes obédiences proposent souvent des changements dans les modes de scrutin afin d'obtenir des systèmes politiques nationaux plus démocratiques à leurs yeux. Proportionnelle, référendum d'initiative populaire, assemblées participatives, les populistes affirment la nécessité de rendre la parole et la décision au peuple.

Cette ligne de campagne est d'autant plus efficace qu'elle s'inscrit dans un contexte politique souvent consensuel il est vrai, où les confrontations gauche/droite se font feutrées, voire mondaines. Dans des situations politiques où l'alternance est devenue une chose normale, les partis ont eu tendance à rapprocher globalement leurs positions. En Amérique latine, les transitions à la démocratie ont été assises sur un double *aggiornamento*⁴ (à droite et à gauche) posant la démocratie représentative et la lutte contre les inégalités comme les valeurs cardinales partagées⁵. En Europe après l'application du modèle de l'État providence tant par la droite que par la gauche pendant les trente glorieuses, les contraintes de la mondialisation et l'insistance de la notion de gouvernance⁶ n'ont fait que renforcer cette impression qu'il n'existe plus de véritable choix politique et que partant, les élections dominées par les grands partis sont des faux-semblants.

Le vote en faveur de formations populistes est alors souvent vécu comme une récupération de la liberté de choisir politiquement, une réappropriation de la décision politique par ceux qui ne sentent plus représentés par les grands partis⁷.

La violence « démocratique »

Le populisme d'aujourd'hui, exalte alors l'aspiration à une démocratie accomplie en lieu et place de l'existante, partielle, tâtonnante, déroutante, décevante. Le populisme annonce un changement radical, brutal, rapide face aux atermoiements, aux ajustements, aux bricolages des techniciens et des gestionnaires de la politique. S'y joue également une réaction contre la pensée dominante, contre le politiquement correct, et un certain humanisme appauvri dans un

³ MELENCHON, Jean-Luc, *Qu'ils s'en aillent tous !* Ed. Flammarion, Paris 2010

⁴ Voir FREGOSI, Renée, *Parcours transnationaux de la démocratie. Transition, consolidation, déstabilisation*, Ed. Peter Lang, Paris à paraître en février 2011

⁵ Voir FREGOSI, Renée, *Parcours transnationaux de la démocratie. Transition, consolidation, déstabilisation*, Ed. Peter Lang, Bruxelles 2011

⁶ Voir FREGOSI, « Gobernabilidad y gobernanza global : desafíos teóricos y políticos », *II Escuela Chile-Francia, Transformaciones del Espacio Público*, Ed. Universidad de Chile, Santiago 2008 (pp. 201-210)

⁷ Voir notamment GAUCHET Marcel, « Les mauvaises surprises d'une oubliée : la lutte des classes », *La démocratie contre elle-même*, Ed. Tel Gallimard Paris 2002

*droitsdel'hommisme*⁸ ou dématérialisé dans une humanité sans ancrage politique⁹. D'une certaine façon, à travers le populisme s'exprime une volonté radicale de démocratie et d'autonomie, une démocratie directe, un pouvoir total et immédiat du peuple, un rejet de la dimension « aristocratique » de la politique, caractéristique de ce que Bernard Manin appelle la démocratie du public¹⁰.

Par son ancrage plus profond dans la démocratie, le populisme d'aujourd'hui renoue alors paradoxalement plus solidement avec une dimension essentielle des populismes historiques et du populisme en général : la violence révolutionnaire. Cette dimension n'est pas théorisée réellement à ce jour et pourtant elle est fondamentale. Le populisme réintroduit, on la dit, de la politique dans un monde technocratique affadi. Face à « un *thumos* plat », comme dit Pierre Manent, le populisme invite à retrouver la passion politique. C'est notamment ce que souligne et vante Ernesto Laclau, lorsqu'il proclame le populisme comme essence du politique : dans une veine schmittienne, il insiste sur la polarisation, la distinction radicale de l'ami et de l'ennemi que réalise la mobilisation populiste, en somme, l'échauffement, le réchauffement qu'il produit de la politique.

Or, pour Laclau, ce qui met le feu, ce qui fait catalyseur, c'est la démocratie, c'est le caractère démocratique du populisme : le populisme se reconnaît à sa capacité à combiner des « demandes démocratiques » éparses. Mais pour définir ce type de demandes, Laclau « garde de la notion habituelle de démocratie » « les seules caractéristiques suivantes : a) que ces demandes sont adressées au système par des gens qui en sont exclus –ce qui veut dire qu'elles ont une dimension implicitement égalitaires ; b) que leur émergence même présuppose un certain type d'exclusion ou de privation¹¹ ».

La démocratie devient donc dans le discours populiste, vecteur d'affect. Éléments de discours et répertoires d'actions doivent être étudiés ensemble car ils constituent les deux faces indissociables des dynamiques mobilisatrices des populismes. Parole que l'on pourrait qualifier de « contre-performative », l'appel populiste à la démocratie défait le consensus démocratique du gouvernement représentatif en provoquant polarisation et tension, et tend à l'action violente légitimée.

L'ennemi susceptible de coaliser d'emblée une collection disparate d'individus isolés et se sentant tels, sera celui qui permettra de focaliser la rancœur, la frustration, le sentiment d'impuissante et d'injustice de chacun ; cet ennemi abstrait ce sont les élites qui concentrent entre leurs mains tous les pouvoirs concrets et fantasmatiques, la puissance en général, dont se sent illégitimement privé, dessaisi, lésé, l'homme du commun des temps démocratiques, tout un chacun dans sa singularité solitaire. La détestation du « très petit nombre¹² » est tellement poussée que l'on peut avancer ce qui pourrait apparaître comme un oxymore ou un non-sens : la notion de populisme sans leader.

Car le propre de l'action populiste est sans doute son caractère non-institutionnel : le peuple se réalise, prend forme et réalité dans l'action spontanée qui en un instant fait unité d'une pluralité éparse. Pas de véritable mouvement populiste sans mouvement de foule c'est-à-dire sans « débordements » ; débordement de l'affect et de l'action, car « la formation d'une foule exige l'exaltation et l'intensification des émotions ».

Il faut souligner le fait que les mobilisations populistes ont toujours relevé et relèvent toujours, au moins partiellement, d'actions spontanées, que le populisme soit ou non au pouvoir. Plus ou moins tolérées par le pouvoir populiste en place mais souvent également par d'autres gouvernements, plus ou moins contrôlées par les leaders populistes mais pas

⁸ Voir GAUCHET, Marcel, *La démocratie contre elle-même*, Ed. Gallimard/Tel, Paris 2002

⁹ Voir MANENT, Pierre, *Le regard politique*, Ed. Flammarion, Paris 2010

¹⁰ Voir MANIN, Bernard, *Principe du gouvernement représentatif*, Ed. Champs/Flammarion, Paris 1995

¹¹ LACLAU, Ernesto, *La raison populiste*, Ed. du Seuil, Paris 2008 (p. 149)

¹² HARSGOR, Michael, *Un très petit nombre*, Ed. Fayard, Paris 1994

absolument maîtrisées par eux, ces mobilisations prennent des formes extrêmes au niveau symbolique et/ou réel : pogrom, agression individuelle, saccage, profanation, crémation d'images et d'effigies, simulacre de tribunaux populaires, menace verbale ou silencieuse, interdit lancé sur certaines pratiques et certains propos.

Par-delà sa tonalité que l'on définit souvent comme autoritaire mais qu'il serait plus juste de qualifier simplement de violente, le populisme se soutient d'une certaine autonomie des masses en mouvement, s'en remet à la spontanéité de la mobilisation populaire et se ménage toujours des espaces d'improvisation et de défoulement. Aussi, les éléments d'extrême gauche qu'agrège le populisme, sont-ils volontiers de type luxemburgiste ou guevaro-trotskiste (faisant notamment leur, l'idée d'entrisme au sein du mouvement populaire comme a pu le théoriser John William Cook dans le péronisme). Soulignons d'ailleurs ici le regain d'intérêt pour Rosa Luxemburg témoigné par la présence médiatisée en janvier 2011, de Jean Luc Melenchon et Oscar Lafontaine à la commémoration de l'exécution de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht à Berlin le 15 janvier 1919.

Un populisme sans leader

Or, si par le passé, la parole vivante du leader était déterminante pour donner corps à la mobilisation, aujourd'hui, la parole mobilisatrice est à la fois plus diffuse et plus dispersée : relayée par différents médias et tout particulièrement par internet, concernant une multitude d'individus très divers et éparpillés à la fois dans toutes les couches des sociétés nationales et à travers le monde entier, la parole populiste se constitue par elle-même, s'auto-produit comme référentiel hégémonique. Différents leaders populistes s'en font alors les relais, les porte-voix, et qu'ils soient convergents ou concurrentiels, leurs discours renforcent ensemble la puissance du référentiel commun.

Certes, des leaders populistes émergent partout et se retrouvent au pouvoir (présidence de la république et/ou coalition gouvernementale) par la voie électorale tant en Amérique latine (Hugo Chavez, Evo Morales, Rafael Correa, Nestor Kirchner, Cristina Fernandez de Kirchner) qu'en Europe (Suède, Danemark, Pays-Bas, Belgique, Pologne, Hongrie, Autriche, Italie, France). Mais à la fois, une sorte d'autonomie de la mobilisation populiste se manifeste en dehors d'eux, voire se retourne contre eux lorsqu'ils apparaissent comme participant à leur tour, à l'élite et ne donnent pas immédiate satisfaction. La dynamique populiste façonne des figures charismatiques (entendu au sens weberien si bien exposé par Ian Kershaw¹³), selon les nécessités du moment.

Chacun peut alors faire son marché populiste (même et surtout s'il n'a pas chez lui un leader populiste convenable), se choisissant tel ou tel leader fétiche sur la scène mondiale et en changeant selon les humeurs et les situations. Car l'élan populiste, y compris la charge mobilisatrice nationaliste (constitutive de tout populisme et qui n'a pas disparu) est en quelque sorte mutualisé. On verra ainsi en janvier 2009 après l'offensive israélienne sur la bande de Gaza et l'interview donné par Chavez à la chaîne Al Jazeera, des portraits de Chavez brandis à Gaza comme des slogans en faveur du Hamas et du Hezbollah lancés à Caracas. Le commentaire d'un journaliste français dans les manifestations de Gaza était à cet égard significatif : « ici, les portraits de Chavez ont remplacé ceux de Saddam Hussein¹⁴ ».

L'impérialisme, avatar de la figure générique de l'ennemi désincarné, livre alors passage à la dimension internationale. Plus que par le passé, le caractère anti-impérialiste est présent dans les néo-populismes. Assimilé en partie à la mondialisation diabolisée, l'impérialisme nord-américain et les pays considérés comme ses sous-produits, ses alliés, ses exécutants

¹³ KERSHAW, Ian, *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Ed.Folio/histoire, Paris 2003

¹⁴ Voir « Hugo Chavez, nouvel héros des Palestiniens ? »
<http://videos.ouest-france.fr/video/iLyROoafJkQn.html>

(Israël au premier chef, mais aussi, selon les déclinaisons nationales, la Colombie, la France, la Grande-Bretagne, l'Espagne), sont désignés comme l'ennemi extérieur, soutiens des élites nationales « vendues ». La dimension démocratique s'exprime alors en termes de libération, de décolonisation réelle, de prise d'indépendance.

L'impérialisme va de pair avec le « néo-colonialisme » et plus encore avec le « post-colonialisme » : notion évocatrice à la fois de domination et de duplicité : non seulement les anciennes puissances coloniales poursuivent leur politique de domination après la décolonisation mais elles s'y livrent d'autant mieux qu'elles le font sous couvert de la décolonisation formelle. Lorsqu'on parle d'impérialisme et de post-colonialisme, il s'agit moins d'analyse économique (exploitation capitaliste, pillage du sud par le nord, bourgeoisie nationale comprador...) que de cette notion vague de domination, porteuse d'un potentiel de dévoilement, de dénonciation et de révolte. Car le néo-libéralisme est dans ce discours, davantage un système tendant à asservir les masses du sud que la modalité actuelle du « stade suprême du capitalisme ».

La parole du leader libère et accompagne à la fois, la violence spontanée des masses. Car la répétition des anathèmes contre les élites nationales et internationales vise à maintenir la polarisation. Le peuple qui s'est coagulé dans l'émotion et l'opposition à un ennemi emblématique doit être maintenu sous pression, sous tension pour continuer à exister en tant que tel. La violence est consubstantielle à la formation du peuple et à sa pérennisation sous une conformation déterminée. Légitimée comme régénératrice de la démocratie, la violence de la mobilisation populaire s'exprime à travers des actions directes pas ou peu institutionnalisées. Ces actions sont marginales et exécutées par de petits groupes : paramilitaires, hooligans, commandos, bandes, mais l'ensemble du peuple s'y reconnaît par un jeu métonymique et tout un chacun reprend les antiennes anti-élitistes et basistes.

Pas de lien direct entre le discours de Chavez sur « ceux qui ont tué le Christ » fin décembre 2005, la descente de police en avril 2008, dans un centre d'études hébraïques soupçonné d'avoir abrité des agents du Mossad, les attaques verbales réitérées contre Israël d'un côté, et la synagogue vandalisée à Caracas fin janvier 2009 par un petit groupe de chemises rouges, de l'autre. Mais on ne peut que constater qu'une telle agression antisémite ne s'était jamais produite au Venezuela avant l'arrivée de Chavez au pouvoir. Inutile de revenir ici sur l'efficacité d'un antisémitisme *soft* d'allusion, de voisinage et de fréquentation¹⁵.

Les « dérapages », les « débordements » populistes, quelle que soit la bannière sous laquelle se placent les petits groupes qui les produisent (anti-Juifs ou anti-Musulmans, nationalistes de nations les plus diverses, constituées en États national ou pas, antagonistes entre elles, anti-immigrés ou pro-arabes, de droite ou de gauche, grand-russien, anti-occidental ou en faveur de l'occident chrétien ou arien) s'inscrivent tous dans le cadre de revendications justicialistes (axé sur un idéal abstrait, immédiat et total de justice, et fondé sur un ressentiment profond et diffus). Ils sont des redresseurs de torts agissant contre l'impunité régnante.

Le thème de l'impunité

Un autre « populithème » [dans le sens que Lévi-Strauss donne à mythème] structurant du populisme démocratomorphe est en effet la notion d'« impunité ». Utilisée au départ à propos de la question de la justice pour les crimes des dictatures, on assiste notamment en Amérique

¹⁵ Voir FREGOSI, Renée, « Les troubles connivences de l'antisémitisme politique et du populisme », SOMMERER, Erwan et ZAGANIARIS, Jean, *L'obscurantisme. Formes anciennes et nouvelles d'une notion controversée*. Ed. L'Harmattan, 2010 (pp. 171-190)

latine dans les années 2000, à l'extension de la notion d'impunité aux « crimes économiques » et plus généralement, son usage se répand pour souligner les privilèges des puissants.

Ainsi les *escraches*, scandales organisés devant les domiciles de militaires et d'acteurs économiques comme Domingo Cavallo, conspuent, insultent et visent à entraver la liberté de mouvement de ces personnes impunies par la justice mais jugées coupables sans jugement par des « tribunaux du peuple ». Ces actions directes, apparentées à la pratique des *Piqueteros* (barrage de routes et de rues, piquet de grève des exclus du travail salarié jetés à la rue) sont de type justicialiste au sens propre du terme et également sont de fait, des éléments du mouvement péroniste en perpétuelle évolution et recomposition).

Plus généralement, la dimension démocratique s'exprime en effet en termes de justice (entendue sur le mode de la revanche, de la vengeance populaire), de libération de la domination des élites, ainsi que de décolonisation réelle, de prise d'indépendance. La notion d'impérialisme va alors de pair avec celle de « néo-colonialisme » et plus encore de « post-colonialisme », évocatrice à la fois de domination et de duplicité : non seulement les anciennes puissances coloniales poursuivraient leur politique de domination après la décolonisation mais elles s'y livreraient d'autant mieux qu'elles le feraient sous couvert de la décolonisation formelle.

Lorsqu'il parle d'impérialisme et de post-colonialisme, la dénonciation du populisme contemporain use moins d'arguments économiques (exploitation capitaliste, pillage du sud par le nord, bourgeoisie nationale comprador...) que de cette notion vague de domination, porteuse d'un potentiel de dévoilement et de révolte. Car le néo-libéralisme y est davantage conçu comme un système tendant à asservir les masses, que la modalité actuelle du « stade suprême du capitalisme ».

L'idée du complot n'est jamais loin de cette vision anti-impérialiste, bien sûr. Pour se libérer, les peuples devraient démasquer les ennemis intérieurs, dénoncer leur connivence avec l'Empire et les empêcher de nuire. La mobilisation populiste se présente comme une auto-défense : la violence du populisme serait une réponse à une violence plus grande à l'encontre du peuple et des peuples opprimés. Assemblées participatives, expéditions punitives, soutien aux actions terroristes internationales sont ainsi intégrés dans une même chaîne de solidarités. Ces manifestations répondent à la stigmatisation des ennemis du peuple, structurant discours et visions du monde sur le mode de la « logique de la conspiration »¹⁶ ou « la thèse du complot » et plus généralement selon ce que Léon Poliakov appelait la « causalité diabolique »¹⁷.

C'est dans cette logique que les attentats du 11 septembre 2001 notamment, ont donné lieu à des sentiments de juste revanche, voire à des expressions de joie dont les plus douces se présentaient comme de la « compréhension » à l'égard de l'humiliation prétendument subie par les populations musulmanes à travers le monde et tout particulièrement dans les territoires occupés par Israël, bien sûr. Une sorte de vaste réseau informel relie en effet entre eux tous ceux qui, même s'ils ne pensent pas tous exactement dans les mêmes termes, se retrouvent au moins sur une des thématiques suivantes : l'anti-élitisme, l'anti-impérialisme, l'anti-occidentalisme, l'antisionisme.

Car, comme le dit justement Laclau, le populisme fonctionne par chaînes d'équivalences. On peut ainsi relier entre elles différents types de manifestations à travers le monde, par exemple durant la deuxième semaine de décembre 2010 : manifestations de rue et assassinats par des escadrons de la mort à Abidjan par les partisans de Laurent Gbagbo qui dénonce un « complot occidental mené par la France » ; les attaques de « non-Slaves » par des bandes à Moscou ; assassinats de deux Boliviens et un Paraguayen et violences contre des sans-abri à Buenos-Aires ; aux Pays-Bas, Frits Bolkestein, leader du VVD, a appelé les Juifs à quitter le

¹⁶ POPPER, Karl, *La société ouverte et ses ennemis*. Chap. 14, Vol.2, Ed. du Seuil, Paris 1979

¹⁷ POLIAKOV, Léon, *La causalité diabolique*, 2 vol. Ed. Calman-Lévy, Paris 1980 et 1985

pays, tandis qu'à Amsterdam, la communauté juive avait commémoré seule le 9 novembre, la Nuit de Cristal.

Capté et recyclé par l'antisémitisme politique contemporain, l'antisionisme constitue alors une pièce centrale du nouveau dispositif populiste transnational. Élément intégrant du nouveau discours anti-impérialiste tandis qu'en retour, il est capté et assimilé par l'antisémitisme politique contemporain¹⁸, l'antisionisme va permettre de faire la connexion la plus sûre entre droite et gauche populistes. «Ainsi, l'affinité structurelle débouche en partie sur une affinité de contenu : non seulement la vision anti-impérialiste du monde n'est pas vaccinée contre l'antisémitisme, mais elle a tendance, sous la forme d'antisionisme, à la produire elle-même.»¹⁹ Et une nouvelle internationale va pouvoir se constituer, comme la superstructure institutionnelle de ce réseaux transnational d'individus isolés mais communicant sur internet, surfant de blog en blog.

Certes il ne s'agit pas d'une communauté planétaire formant une unité solide et ponctuellement, des éléments du réseau ont également recours à des leaders populistes plus classiques qui bien que n'étant plus aujourd'hui l'alpha et l'oméga du mouvement populiste, en permettent des cristallisations nationales assez fortes et durables pour alimenter la dynamique. Largement diffusée la mentalité justicialiste agrège donc et coagule au gré des événements et des manipulations politiques. De tonalité rouge-brune, la nouvelle rhétorique démocratomorphe oscille ainsi entre spontanéisme des masses, mobilisation autour de divers leaders et coup de force de commandos néo-bolcheviks.

Conclusion

De même que l'Amérique latine a servi de terrain privilégié pour l'élaboration des premières théories sur le populisme dans les années 60, à la suite de Gino Germani, la liaison entre démocratie et populisme est aujourd'hui mise en évidence avec force tout particulièrement en Amérique latine depuis les années 2000. Partis « anti-système », « populismes de gauche », « démocratie participative », « mobilisations multi-sectorielles », nouveaux concepts nés de la politique latino-américaine souvent analysés comme les éléments d'un « tournant à gauche » de la région²⁰.

Ainsi, la rhétorique démocratique d'Hugo Chavez est emblématique en tant qu'il est à la fois un archétype du leader populiste d'aujourd'hui, un exportateur de modèle pour une gauche radicale (tout particulièrement en Europe), et un leader à vocation transnationale. Par ailleurs, le paradoxe démocratique d'une certaine gauche populiste argentine apporte des éléments complémentaires à l'esquisse des contours d'une nouvelle radicalité qui se développe dans un monde globalisé.

Figure éminemment paradoxale, le néo-populisme présente à la fois les trois grandes caractéristiques suivantes : accent mis sur la démocratie politique ; valorisation de la violence révolutionnaire ; affaiblissement du rôle du leader.

¹⁸Voir en particulier POLIAKOV, Léon, *De l'antisionisme à l'antisémitisme*. Ed. Calmann-Lévy, Paris 1969, SARFATI, Georges Elia, *L'antisionisme : Israël-Palestine aux miroirs de l'Occident*. Ed. Berg international, Paris 2002 et aussi FOUREST, Caroline, *La tentation obscurantiste*. Ed. Grasset, Paris 2005

¹⁹ HAURY, Thomas, "Zur Logik des bundesdeutschen Antizionismus" cité par Stephan GRIGAT dans "L'antisémitisme et la gauche", conférence tenue à Mayence le 13 mai 2002 dans le cadre des *Deutsche Projektionen*

²⁰ Voir notamment FREGOSI, Renée, « La izquierda latinoamericana y el nacional-tercermundismo », (pp. 23-46) Revue *Políticas Publicas*. Vol 1, N°2 Santiago, second semestre 2007